

virtuose, déchiffrait les nouveautés et se remettait dans les doigts ses morceaux favoris.

Pierre l'écoutait un instant en fumant son cigare : mais bientôt il se plongeait dans la lecture des revues scientifiques.

Parfois ils causaient des heures entières sans jamais se lasser, car, occupés chacun de sujets si différents, ils avaient toujours quelque chose d'intéressant à s'apprendre.

De ces piocheurs, le plus enjoué était Pierre. Il lui prenait souvent des accès de folle gaieté qui étonnaient le baron.

Était-ce naturel, ou plutôt n'avait-il d'autre but que de secouer la mélancolie du beau ténébreux ?

Libre de toute entrave, protégé par Mme Petitot, qui le considérait comme son fils, Pierre Sorlac vivait heureux, d'autant plus heureux qu'il suivait en pleine liberté sa vocation.

Son seul défaut, si toutefois on peut appeler cela un défaut, était une extrême timidité, qui le rendait silencieux ou emprunté devant des tiers. Pierre croyait manquer des qualités indispensables pour plaire.

Certes, à côté de Maxime, si bien pris, si élégant, il paraissait, au premier abord, disgracié de la nature. Trop grand et d'une minceur inquiétante, le dos voûté, le visage osseux, le nez proéminent et recourbé il rappelait des oiseaux aquatiques dont l'ensemble prête à riro.

Maïs tant de bonté éclatait sur ses traits, dans le son de sa voix, qu'il plaisait quand même.

Il poussait la délicatesse j'usqu'à l'excès ; bien que sachant Mme Petitot très riche, il limitait ses dépenses au strict nécessaire, tant et si bien que l'excellente femme était obligée de se fâcher pour lui ravitailler sa bourse de poche.

Dès que les vacances leur laissaient du loisir, les deux amis revenaient en toute hâte au pays.

Mais le château, habité par un octogénaire aveugle et sa sœur, éternellement, désespérée, semblait bien triste à Maxime, qui lui préférait la maison de Mme Petitot.

Le baron de Borianne n'avait pas plus tôt mis les pieds dans Châteauroux qu'une force irrésistible l'attirait chez la vieille dame.

Rosita Speranza l'avait charmé à leur première rencontre. Tout de suite il sentit qu'il ne lui était pas indifférent.

Ne suffit-il pas d'un regard échangé, pour se prouver qu'on sympathise ?

Mêmes goûts, mêmes aspirations les rapprochaient. Bonne musicienne, pianiste accomplie, Rosita ne pouvait manquer de s'entendre avec ce gentilhomme qui, comme elle, aimait à s'enivrer aux sources de l'art le plus pur.

Ils passaient de longues heures au piano, à déchiffrer à quatre mains ou à interpréter les chefs-d'œuvres des maîtres anciens ou modernes.

Cette musique sérieuse n'était guère comprise de Pierre, encore moins de Mme Petitot.

Aussi, pour se faire pardonner leurs excès d'harmonie, les jeunes artistes avaient-ils soin de terminer le concert par des fragments d'opéras-comiques et même par des airs de danse.

Alors Pierre se rapprochait du piano, battait la mesure bruyamment et se livrait à des contorsions comiques. Ses crises de gaieté intime se traduisaient toujours par des excentricités ; mais bientôt il rentrait dans sa coquille de savant grave et silencieux.

Lorsque le baron Maxime de Borianne fut certain d'aimer la fille adoptive de Mme Petitot, il commença par se demander s'il en avait le droit.

— Pierre songe peut-être à elle, se disait-il, et je préférerais mourir de chagrin que de lui causer cette peine.

Le baron observa les deux jeunes gens qui, depuis si longtemps, vivaient côte à côte : il lui sembla que Pierre n'avait aucune des apparences de l'homme épris.

Le fils du docteur Sorlac appelait Rose sa "petite sœur" et la considérait comme telle. Absorbé par ses études, déjà distrait comme un savant, il ne voyait rien autour de lui, pas même la beauté éblouissante de Rose.

Maxime eut maintes fois l'occasion de s'en convaincre, avec autant d'étonnement que de satisfaction.

Mais Rose pouvait l'aimer, son grand frères, et alors c'en était fait des espérances du baron.

Il épia Rose et ne sut à quoi s'en tenir.

Certes, la jeune fille lui faisait bon accueil ; mais ces plus douces inflexions de voix, ses mailleux regards, ses plus tendres sourires, elle les réservait pour Pierre, qui, l'aveugle ! ne semblait même pas s'en douter.

Des années s'écoulèrent sans rien changer à la situation.

L'arrivée de Lucile, dans cette maison assombrie par des deuils et des souvenirs douloureux, y apporta une note de gaieté.

Mlle Fallière regrettait son père, qui, usé par des voyages d'exploration à travers l'Afrique, s'était éteint prématurément. Mais, chez elle, la jeunesse venait à bout de tous les chagrins.

Sa gaieté exubérante, son rire argentin, sa physionomie expressive plaisaient à Pierre.

Et parfois, le jeune ingénieur se surprenait à penser : " Lucile a tout ce qui manque à Rose. "

C'était au moins reconnaître les qualités personnelles de cette dernière.

Maxime se réjouissait de voir son ami en extase devant la figure rayonnante de Lucile.

Et ce qui lui faisait le plus de plaisir, c'était de constater que Rose se montrait moins tendre qu'auparavant pour son grand frère.

Il ne s'apercevait pas, le pauvre garçon, que dans ce refroidissement apparent, il y avait surtout du dépit. Et, comme les amoureux toujours prêts à s'illusionner, il se croyait maintenant le préféré.

Un soir, il rentra, ivre de joie, au château.

Rose lui avait dit :

— C'est étrange comme nos goûts et nos pensées se ressemblent ; lorsque je vous interroge, je devine toujours ce que vous allez me répondre.

— Moi aussi, fit Maxime, en lui prenant les mains, qu'elle lui abandonna simplement.

Ils étaient toujours d'accord.

En musique comme en peinture, ils sentaient de la même façon.

Ils relisaient les mêmes livres et toujours avec plaisir.

Ils souffraient tout deux du même excès de sensibilité.

Rose savait par Pierre les motifs du chagrin qui minait le jeune baron. Elle plaignait Maxime ; elle demandait à Dieu, dans ses prières, de guérir la folie qui semblait dessécher le cœur du vicomte de Borianne.

Elle estimait que Maxime était encore plus malheureux qu'elle.

— Mes parents, se disait-elle, m'ont cruellement abandonnée ; mais j'ai trouvé une seconde mère, la plus aimante des mères, tandis que le pauvre garçon ne saura jamais ce que la sienne est devenue. . .

La pitié qu'elle éprouvait pour Maxime lui inspira des attendrissements dont elle ne devait pas tarder à se repentir.

Surprenant des larmes dans les yeux de Maxime, elle se laissa aller à lui dire :

— Il ne faut pas vous désespérer ainsi. À défaut des affections sur lesquelles vous aviez droit de compter, il vous reste l'amitié de votre grand-père, de votre tante, de Pierre, de nous tous.

— Bien vrai ! fit-il transporté de joie, j'ai une part de votre cœur ?

Elle devina enfin ce qui se passait en lui et en éprouva une infinie tristesse.

Elle n'eut pas le courage de le détromper.

— Mais oui, répondit-elle, les larmes aux yeux. Était-il besoin de vous le certifier ? Est-ce que l'ami de Pierre n'a pas été tout de suite le mien ? Est-ce qu'il n'y a pas entre nous une similitude d'idées et de sentiments qui suffit à resserrer notre sympathie ?

L'arrivée de Mme Petitot acheva de la tirer d'embarras.

Ce jour-là, Maxime se crut aimé ; mais dès le lendemain, les mêmes doutes le torturèrent : Rose évitait de rester avec lui ; Rose se montrait déjà moins confiante.

Evidemment, elle battait en retraite.

Pour Maxime, l'indifférence de Rose, c'était la mort. Elle le comprit à sa pâleur qui s'accroissait de jour en jour en jour, à la désespérance qui trahissait le son de sa voix.

Prise de pitié, elle le consola par de bonnes paroles, elle lui rendit son amitié toute entière, mais rien de plus.

Et les mêmes illusions transportèrent le baron de Borianne dans les régions sublimes où fleurit l'espoir, où il suffit d'un mot, d'un serrement de main, pour guérir les plaies de l'âme.

Pierre, aveuglé par la science, ne voyait rien.

Leurs études terminées, les deux amis, après avoir satisfait à la nouvelle loi militaire, qui n'exigeait d'eux qu'une année de service, s'installèrent à Châteauroux. Pierre, sorti de l'École centrale avec le diplôme d'ingénieur, prit en main la direction de la fabrique de machines agricoles de Mme Petitot ; Maxime se fit inscrire au barreau et remporta un premier succès en faisant acquitter aux assises un faussaire qui avait subi l'influence néfaste d'une femme galante.

L'ingénieur n'eut pas les mêmes satisfactions d'amour-propre, à ses débuts dans l'industrie. Comme il l'avait prévu, d'ailleurs, l'outillage de l'usine n'était plus à la hauteur des perfectionnements apportés par la concurrence.

Il étudia la question, fit acheter par Mme Petitot plusieurs brevets d'invention de machines agricoles, se breveta pour divers perfectionnements, et entreprit des voyages d'études à l'étranger.

(A suivre.)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va si rapidement que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**